

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Littérature étrangère

Number 43, March–April–May 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19904ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1991). Review of [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (43), 38–53.

CAHIER DE VERDURE

Philippe Jaccottet

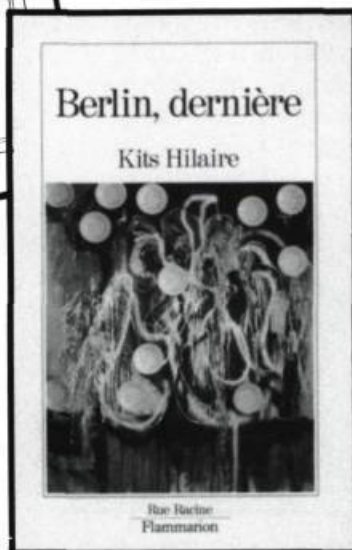
Gallimard, 1990 ; 19,50 \$

Découvrir le dernier Jaccottet au milieu de l'effervescente production d'automne nous ramène en un éclair au comment et au pourquoi des livres. Tout d'un coup, le flâneur se souvient que les livres sont fabriqués avec des mots avant de s'offrir à lui imprimés et cartonnés ; qu'ils concernent un auteur de très près avant de devenir pour le lecteur un objet de plaisir ou de déplaisir ; qu'ils sont un produit de l'esprit avant d'être une marchandise coûteuse vendue sous tant de présentations différentes.

Comparé à ses voisins, il est d'ailleurs peu impressionnant, l'objet *Cahier de verdure* : une cinquantaine de pages à peine, une fois survolés les blancs et lus les précieux caractères. C'est de la poésie... Philippe Jaccottet est né en 1925. Poète d'origine suisse, il a passé, dit-il, toute sa vie d'écrivain en France, d'écrivain-traducteur aussi à qui l'on doit de goûter les plus grands : Hölderlin, Rilke, Ungaretti, Musil, Homère,.... Philippe Jaccottet vient de nous donner un autre très beau livre écrit sous le signe du vécu spirituel et du paysage.

Peu de pages et peu de mots : le regard aigu d'un créateur attaché aux choses qui concernent les humains ; un créateur enraciné dans la grande nature ; un poète sur le motif, je dirais, en pensant à certains impressionnistes. Un poète qui ne craint pas d'utiliser le langage de l'existence pour dire les choses telles qu'il les voit et les sent.

En le lisant, ce poète rare, on pense aussi, bien sûr, à Cézanne qu'il aime particulièrement, et à la musique française qu'il ne doit pas détester. Peu de poètes, en effet, savent encore aussi bien que lui allier gravité et délicatesse, clarté et profondeur.



Si, comme l'affirme Hésiode, « les dieux ont caché ce qui fait vivre les hommes », eh bien ! l'écriture de Jaccottet, de livre en livre (une vingtaine de titres depuis 1944), n'a pas cessé d'en montrer le chemin à ses lecteurs attentifs, d'en découvrir l'essence et la pensée dans ce qu'elle peut avoir à la fois de plus exigeant et de plus humble. « Nouvelle année / Est-ce mon père, au portail du jardin / qui tire la sonnette couverte de neige ? / La grande maison brille, / pleine de cadeaux et de robes. »

François Mailhot

BERLIN, DERNIÈRE

Kits Hilaire

Flammarion, 1990 ; 19,95 \$

S'il est vrai, comme l'écrivait naguère Saussure, que le point de vue crée l'objet, force nous est de constater que Berlin, et spécialement le quartier *alternativ* de Kreuzberg, disparaît corps et biens dans le roman de Kits Hilaire, *Berlin, dernière*. L'évocation de la ville, en effet, s'y trouve si appauvrie par le point de vue restrictif de la narratrice qu'il ne demeure, à la fin, que de petites ruines, de chétifs débris. Tout

se passe, en fait, comme si l'action se déroulait en 1945, dans un Berlin transformé en trou à rats, et non dans l'après-novembre 1989. Ce premier roman, écrit dans le style syncopé à la mode, est donc (involontairement ?) rétro.

Dans ce court récit, la narratrice apparaît comme une *égérie* du Berlin *an die Mauer*, post-punk, de la fin des années soixante-dix (celui de *Moi*, *Christiane F.* et de *Taxi zum Klo*). Punkette peu ou prou autiste, murée dans son immeuble vétuste adossé au Mur, elle décrit un Kreuzberg dévasté. Elle s'afflige de l'ouverture à l'Est, c'est-à-dire de la rupture du cordon sanitaire qui, jusqu'à tout récemment, faisait de Berlin un phénomène culturel unique et fascinant. Malheureusement, la protagoniste se désespère dans un style elliptique qui, à la longue, assomme : « Le Mur s'enroule autour

de moi. Il se resserre sur moi. Jusqu'à me faire mal, jusqu'à m'étouffer. [...] Je veux rester à l'intérieur, du côté caché, à l'ombre du Mur. » Tout cela est si affecté (et, par ailleurs, si français) que l'on finit par ne remarquer que les tics d'écriture, pour oublier que l'équipée berlinoise de la narratrice est, à plusieurs titres, exemplaire. Il y aurait eu une chronique plus substantielle à écrire qui aurait retracé la trajectoire des jeunes du monde entier venus s'échouer à Kreuzberg pour y tenter une expérience de vie communautaire et y poursuivre, cette fois dans un climat de violence et de désespoir, l'expérience trop tôt avortée des hippies américains. Avec le roman de Kits Hilaire, on est loin du compte ; pour qui aime Berlin et la littérature, c'est sans contredit une déception.

Robert Dion

LES PILIERS DE LA TERRE

Ken Follet

Stock, 1990 ; 29,95 \$

Jeune, j'appartenais à une toute petite confrérie qui, aux dires de certains censeurs, souffrait d'une maladie grave, voire mortelle : la *boulimie* des livres. Avec quel enthousiasme, nous nous lancions dans la lecture de romans-fleuves ! Et quel vide nous éprouvions, une fois le livre refermé, de devoir hélas ! admettre que nous n'étions pas d'Artagnan ! Plus tard, nous dûmes nous restreindre à des lectures « sérieuses » et... courtes.

Puis un jour, par hasard, aux premiers mots d'un long roman : « Les jeunes garçons arrivèrent de bonne heure pour la pendaison », intrigué par une aussi brusque entrée en matière, me voici entraîné. Et la magie opère à nouveau ! Même si l'auteur, spécialiste de romans d'espionnage, s'appuie sur des recettes éprouvées ! Le décor ? L'Angleterre troublée des années 1123 à 1174, avec comme toile de fond la lutte à la succession d'Henri 1^{er}, qui opposa l'héritière légitime Mathilde à son cousin Étienne de Blois, et le règne d'Henri II, qui fit assassiner Thomas Beckett. Les personnages ? Directement sortis de la théorie trifonctionnelle de Georges Du-

mézil : la noblesse guerrière est représentée par la famille déchue du comte de Shiring et par les Hamleigh, dont le dernier rejeton, William, est une des crapules les plus accomplies que la littérature mondiale ait jamais produite ; l'Église, par l'ambitieux mais honnête prieur Philipp et par l'ambitieux et immoral évêque Waleran ; le peuple, surtout par Tom le bâtisseur, Ellen la sauvage et Jack le mystérieux.

Follet a bâti son roman un peu à la manière de Tom et de Jack qui transformeront un amas de pierres en une imposante cathédrale. Et c'est autour de cette construction que les personnages tisseront entre eux des liens complexes allant de l'amour à la haine, créant ainsi la structure de leur société. Là se trouve probablement le sens de ce roman : pour se faire et se maintenir, toute société a besoin de symboles, de rêves et de fiction.

Je ne sais toujours pas si *Les piliers de la terre* peut être qualifié de bon roman. L'histoire y est tellement bien menée que je m'y suis laissé prendre, tout comme d'ailleurs mon fils de 14 ans et un de ses copains, deux autres *boulimiques*, qui lui ont décerné la note de 9,4 sur 10, la note maximale étant réservée au *Seigneur des anneaux*. J'avoue que c'est fort généreux, cependant...

Maurice Pouliot

NOUS SOMMES ÉTERNELS Pierrette Fleutiaux Gallimard, 1990 ; 39,95 \$

Avant *Nous sommes éternels*, on ne parlait guère de Pierrette Fleutiaux. Cette femme avait pourtant déjà écrit deux romans et trois recueils de nouvelles (et cueilli un Goncourt de la nouvelle avec *Métamorphoses de la reine*). Mais la voix de cette écrivaine est peut-être trop grave, trop particulière pour frapper l'oreille du grand public et surtout celle des journalistes littéraires.

De la gravité, il n'y a que ça dans *Nous sommes éternels*, une histoire qui, de prime abord, risque dangereusement le pathos et le mélo. Imaginez une brique de 820 pages qui explore en long et en large les amours incestueuses d'un frère et d'une sœur et raconte les relations mystérieuses qui se



tissent dans cette famille composée d'êtres bizarres : une mère jeune, belle mais toujours au bord de la fêlure ; un père trop sage et trop évanescant pour être vraiment présent ; Tirésia (Thérèse en fait), une femme énigmatique, tout en noir, en voiles et en silence, qu'on associe d'emblée au féminin de Tirésias, le devin de la mythologie grecque, et dont on ne connaît l'identité qu'à la toute fin. Ajoutez à cela que le récit est en fait une épître adressée à une vague interlocutrice par une narratrice qui veut faire de son histoire le motif d'un opéra : présence simultanée donc de concepts du dire et de l'écrire dans un texte où, on le sent, la psychanalyse est passée.

Et pourtant cette voix (je la disais grave et particulière) nous prend littéralement. L'écriture de Fleutiaux, faite de métaphores inattendues, nous transporte dans un univers auquel la littérature nous permet rarement d'accéder : l'exploration d'une intériorité, d'une identité morcelée. « Je hais mon frère d'avoir existé et de m'avoir abandonnée, je le hais de s'être retiré du monde et de m'avoir laissée sur cette planète imbécile où je ne sais ni où ni comment me tenir » ; souvent la narratrice revient avec cette idée qui résonne à la manière d'un leitmotiv.

Il y a aussi dans ce récit un côté « Chute de la maison Usher ». La façon dont Pierrette Fleutiaux mène le roman me fait irrésistiblement penser à cette nouvelle d'Edgar Poe sur laquelle, dès le tout début et plus que dans toutes les autres, planent le mystère, la désolation et la malédiction. Ainsi de *Nous sommes éter-*

nels, qui semble si étrange parce que la narratrice, tout adulte qu'elle soit, réussit merveilleusement à traduire ses perceptions d'enfance et d'adolescence, jailliront à la fin des révélations, des clefs : alors l'Histoire, la grande, l'universelle, montre comment elle peut marquer tragiquement la vie des êtres.

Il faudrait dire aussi la danse et la musique, qui sont à ces personnages plus que la vie même. Mais il faudrait tellement dire de ce récit magistral greffé à l'indicible, à l'amour absolu et fou...

Francine Bordeleau

LA SAGA DES ORCADIENS Traduite et présentée par Jean Renaud Aubier, 1990 ; 34,50 \$

Le Viking était probablement un habitant des baies (vik) de Norvège qui, durant la bonne saison, en attendant que la moisson soit prête, se transformait en un curieux personnage à la fois commerçant, pillard et guerrier. Les routes qu'il a suivies sont innombrables ; il a sillonné mers et fleuves au-delà de la mer d'Aral en Asie jusqu'en Afrique du Nord et probablement jusqu'en Amérique. Sur son passage, il a créé des principautés et des royaumes : dans les Îles Britanniques, en Normandie, à Kiev (le royaume des Varègues également appelés Rus).

Si l'on excepte les nombreux textes qui traitent des débuts de l'Islande, il en reste peu qui nous entretiennent de ces voyages et de ces conquêtes, si ce n'est quelques passages d'annales anciennes et six sagas maintenant traduites en français : d'un côté les trois sagas où il est question du Groenland et de l'Amérique, de l'autre, *La Saga des Vikings de Jomsberg* (partie de la Pologne actuelle), *La Saga des Féroïens* (Îles Féroé) et *La Saga des Orcadiens* (Îles Orkney). Ces trois dernières forment un groupe à part parmi un ensemble que l'on désigne sous le nom de « sagas royales » (konungasögur).

La Saga des Orcadiens raconte l'histoire des « jarls » qui, de 885 au début du XIII^e siècle, ont combattu pour diriger la principauté orcadienne qui englobait alors les Shetland

La Saga des Orcadiens

Traduite et présentée
par
Jean Renaud

Aubier

et le Caithness. Document unique pour l'étude de ce territoire écossais, la saga a été écrite, à partir de textes antérieurs, par un Islandais demeuré anonyme mais qui devait connaître et la région et certains des personnages qui y vécurent. Dans ce récit, considéré comme l'un des plus anciens du genre, se retrouvent indéniablement les grandes qualités qui consacreront le genre : le souci de la vérité historique et de la chronologie, souvent souligné par l'utilisation de la poésie des scaldes ; et aussi ce sens si particulier de la concision dans le dialogue et dans la description des personnages et des événements qui confère à l'histoire un caractère éminemment dramatique.

Jusqu'à maintenant, on avait l'impression qu'il n'existait dans la francophonie qu'un seul spécialiste des littératures scandinaves : Régis Boyer. Il semble que ce ne soit plus le cas. Espérons que Jean Renaud nous livrera d'autres traductions, notamment celle du *Heimskringla* ou l'*Histoire des rois de Norvège* chef-d'œuvre incontesté de Snorri Sturluson, un autre Islandais.

Maurice Pouliot

JOURNAL DU GHETTO DE VARSOVIE, UNE COUPE DE LARMES Abraham Lewin Plon, 1990 ; 53,95 \$

Nul génocide, en Occident, ne fut mieux documenté que celui des juifs d'Europe au cours de la Seconde guerre mondiale, mais bien peu de documents à chaud nous sont parvenus de ce qui fut sans doute une des

plus honteuses entreprises humaines. Le journal d'Abraham Lewin constitue donc un témoignage exceptionnel sur le massacre des juifs du ghetto de Varsovie.

En 1940, les Allemands emmurent dans un quartier de Varsovie 400 000 juifs polonais et allemands. Conscients de vivre une situation d'exception, conscients surtout du péril qui menaçait les juifs d'Europe, quelques-uns entreprirent de consigner tous les aspects de la vie quotidienne dans le ghetto afin de constituer des archives pour les générations futures. Abraham Lewin était du nombre. Une partie de son journal, qui va d'avril 1942 à janvier 1943, fut retrouvée après la guerre, cachée dans un bidon de lait.

Cette traversée de la terreur et de l'humiliation quotidiennes que raconte cet enseignant de 47 ans, on ne peut la résumer. « Chaque minute qui passe apporte avec elle le danger de sentir nos cœurs exploser littéralement de peur et d'appréhension [...]. Nous sommes au-delà des mots. » À lire cette chronique qui nous parle de rafles, d'assassinats, de marchandage de vies humaines, réalisant qu'une telle capacité de souffrir et de faire souffrir existe dans l'homme, l'angoisse nous saisit. Ces pages nous disent aussi l'acharnement de la machine humaine à survivre même dans les pires conditions. Mais combien y parviendront ? « Ceux qui sont loin [...] ne pourront comprendre, ni croire que, chaque jour, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, innocents de tout crime, aient été amenés à la mort. »

Contre les forces de destruction et malgré l'impuissance, Abraham Lewin s'est imposé le devoir de la mémoire. Ce devoir, c'est aussi le nôtre. On voudrait croire, mettant entre soi et ces événements la distance de quelques générations, que de pareilles aberrations ne

pourraient se produire aujourd'hui. Mais à une époque où les intégrismes refont partout surface, où le racisme et l'intolérance retrouvent des héros pour les légitimer, ce journal qui dit la souffrance des victimes dit aussi la fragilité du sommeil des bourreaux.

Yvon Poulin

**LES NOCES
DANS LA MAISON**
Bohumil Hrabal
Traduit du tchèque
par Claudia Ancelot
Robert Laffont, 1990 ; 39,45 \$

Terminée en 1985, la trilogie autobiographique de Bohumil Hrabal paraît à Paris en 1990, sans jamais avoir été publiée en Tchécoslovaquie. Cette truculente fresque n'a pas l'heur de plaire aux autorités politiques ; le récit évoque d'ailleurs, sur un mode ironique, la désaffection officielle dont fut victime ce lauréat d'État. Personnage excessif, oscillant constamment entre l'euphorie éthylique et la créativité inhibée, Hrabal évolue sous le regard mi-acide, mi-amusé de sa

femme Eliška qui raconte par le menu les aléas de leur vie commune. Autour d'eux gravitent des écrivains et des peintres qui travaillent en usine, tout en cultivant la certitude arrogante de pouvoir s'élever un jour au-dessus de la médiocrité ambiante. Manifeste esthétique et politique, *Les noces dans la maison* peut se lire comme la métaphore cynique de l'histoire du peuple tchèque, déchiré de contradictions.

On est loin pourtant de l'amertume morose. Alertes, échevelées, parfois sans ponctuation, l'écriture nous entraîne dans une série de tableaux loufoques où la tension dialectique sature tous les aspects du récit, de la relation conjugale aux considérations sociales. Entre les beuveries de Hrabal, habitué des tavernes pragoises, et les baignades dominicales à la campagne, comme autant de

toiles impressionnistes, dans cet appartement sordide qui a remplacé la villa de treize pièces du temps d'avant, la vie se déroule, ponctuée de noces gargantuesques qui dégènerent toujours en algarade généralisée.

La description minutieuse de tous les clichés misérabilistes de la vie quotidienne tchèque — le travail harassant, les trains bondés, le mal de tête qui cloue la langue, les tracasseries administratives, les veuleries des camarades — est entrecoupée de réflexions sur la littérature moderne et de monologues qui révèlent la complexité de ces êtres ambivalents, conscients d'être partagés entre la culpabilité et la fierté. Il faut lire ces pages à l'ironie mordante où Heinrich Böll explique à Hrabal, alors qu'ils assistent, apeurés, à l'invasion soviétique de 68, que c'est la providence qui désigne les vainqueurs. Bref, une écriture foisonnante, où le burlesque se conjugue au tragique, pour graver à jamais le visage d'un écrivain, à la sensibilité d'écroulé vif, résolument inscrit dans son espace et vibrant à tous les signes de son siècle, et ce, sans lourde complaisance ni désenchantement affecté, en toute lucidité assumée.

Frances Fortier

HISTOIRES DE BLANCS
Langston Hughes
Complexe, 1990 ; 18,95 \$

Ces *Histoires de blancs*, parues en 1934, fleurissent la faune exotique de l'entre-deux-guerres new-yorkaise ; elles évoquent la négritude et l'exploitation raciale, la xénophobie épidermique, la vie précaire, et offrent une palette chromatique qui n'est pas sans évoquer un Gauguin mis en mots : « Les chants du Sud, le coton qui éclate au soleil, l'ombre des fialis ; au premier gel, les plaquemines. Les chiens qui, par les nuits d'octobre, pourchassent les opossums. Ô patates douces et chaudes, avec du beurre dans vos cœurs jaunes ! »

Le style dépouillé, qui ne dépare pas les drames souterrains, évoque la simplicité d'un Carver laconique, devisant avec une Mavis Gallant ironique. Hughes savait, en maître, ouvrir les tiroirs et les



refermer sur des descriptions en camaïeu d'une fine intelligence. Ici, les nouvelles traitent essentiellement des problèmes interpersonnels de gens de couleurs différentes, l'auteur se gardant heureusement de sombrer dans l'analyse psychologique. On se lasse cependant de l'équation, à bon nègre exploité, mauvais blanc vampirique.

Troublants voire fascinants, ces textes qui parlent des quotidiens pitoyables et tourmentés d'une classe sociale sacrifiée, occupée de survivre dans un univers créé à la mesure des blancs. L'auteur présente une fresque riche et variée de personnages, comprimés dans l'impatience, la violence, la douleur ou la fierté, d'être noirs surtout. Tout baigne dans le climat des *negro-spirituals*, de l'art déco, de Harlem et de la sueur. On voudrait relire ce hors-d'œuvre littéraire qui transcende modes et temps et représente encore maintenant l'actualité des ghettos.

Myriam Lagacé

LES RÉSIDENCES DE L'INQUIÉTUDE

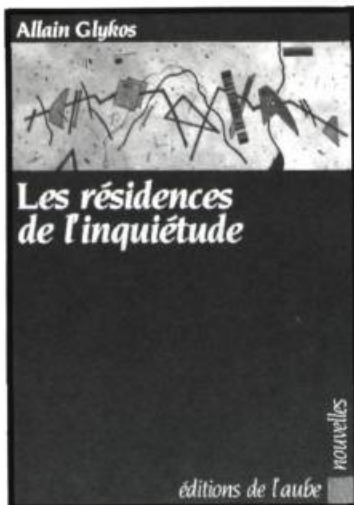
Allain Glykos
Éditions de l'aube, 1990 ;
23,25 \$

PRÉSENCE DES CHOSES PASSÉES

John Taylor
Éditions de l'aube, 1990 ;
17,25 \$

Tout en étant très différents l'un de l'autre, les deux derniers titres parus dans la collection « Nouvelles de l'aube » aux éditions de l'Aube, ne sont pas sans se faire écho. Tous deux abordent la thématique du passé, la résurgence des souvenirs liés à l'enfance et à l'adolescence. Mais là s'arrête toute similitude puisque Glykos et Taylor ont une pratique de la nouvelle et une écriture qui écartent et rejettent tout autre rapprochement.

Les douze nouvelles qui composent *Les résidences de l'inquiétude* baignent le plus souvent dans une atmosphère feutrée. Glykos emprunte à la nouvelle sa brièveté et sa liberté pour faire revivre des souvenirs qui le poursuivent. L'inquiétude naît ici du connu, pour ne pas dire du commun, du banal même, et c'est proba-



blement ce qui étonne, ce qui déconcerte le plus. La profusion de détails, le souci de l'observation minutieuse, tant des lieux que des personnages, vient affermir le côté réaliste des textes tout en ajoutant au sentiment de désarroi que parvient par moment à soutenir Glykos lorsqu'il transcende le côté nostalgique du souvenir. Le premier texte du recueil, « Le frottement sourd d'un jardin », est à ce titre très réussi. Le narrateur, un jeune garçon vivant seul avec sa mère depuis la mort de son père, raconte le plus simplement du monde leur vie dans un paisible pavillon de banlieue que la prime d'assurance-vie du père leur a permis d'acquérir. Rien ne trouble la quiétude d'une vie ordonnée jusque dans ses moindres détails, si ce n'est ce voisin qui ne leur a jamais adressé la parole, affairé tout le jour dans son jardin qu'il rentre chaque soir, au son d'un frottement sourd, dans sa pièce de séjour...

La vie de banlieue est tout autre dans *Présence des choses du passé*. Ici, rien ne vient troubler l'évocation des souvenirs d'adolescence de l'auteur alors qu'il vivait à Des Moines, en Iowa. Les vingt-et-un textes qui composent ce recueil (traduit de l'américain par Françoise Daviet) projettent l'image d'une Amérique idyllique, à jamais perdue. La distance, tant physique que temporelle, semble ici avoir joué contre l'auteur qui se souvient avec nostalgie d'anciens voisins qui ronéotypaient leurs cartes de vœux de Noël, du placard dans lequel se retrouvaient les élèves dissipés, du salon de coiffure où l'on apprend à devenir un homme en s'affirmant, du dernier Reed's où l'on mangeait les meilleurs sundae, de cette

jeune fille grande et timide à qui l'on aurait bien aimé parler avant qu'il ne fût trop tard, de cette grand-mère trop tôt disparue. On le voit, tout est prétexte à faire revivre « ce sentiment tenace (...) de l'irré-médiable évanescence des choses, de la perte inévitable ... » Mais, au fil des textes, l'on finit par ressentir le passage du temps, son lent écoulement qui nous fait parfois croire à la stabilité des choses qui nous entourent, et qui finit par appeler l'ennui, celui-là même qui a dû faire que l'auteur quitte Des Moines.

Jean-Paul Beaumier

MAZURKA POUR DEUX MORTS

Camilo José Cela
Julliard, 1990 ; 42,95 \$

La Galice est une région d'Espagne qui a une longue histoire ; là le religieux et le profane côtoient la fiction jusqu'à s'y confondre. Que cette terre baroque — dont l'ombilic fut Saint-Jacques-de-Compostelle — demeure aujourd'hui proche du sacré, nul n'en doute. Ainsi elle pourrait évoquer la Thébaïde, comme le donne à lire le dernier roman traduit en français de Cela. « L'essieu de la charrette à bœufs est la cornemuse de Dieu qui mugit dans les chemins creux [...], l'essieu de la charrette à bœufs est le cœur du monde et de la solitude. » Il y a là un étrange axiome autour duquel tournent des personnages qui participent à une danse symbolique : l'axe du monde est le silence, instrument de l'inconnaissable.

Deux cadavres sont ici l'occasion pour l'auteur de raconter une histoire « véridique » dans laquelle quelques scènes nucléaires sont inlassablement reprises sous différents angles. Le texte se donne ainsi sous forme de lambeaux que la voix narrative semble seule, avec la pluie qui ne cesse de tomber, en mesure de rassembler. Nous sommes dans un univers de rumeurs où domine la violence de la pensée magique — une truite peut fort bien être fascinée par les tétons d'une naine se baignant dans la rivière. Au gré de conversations anodines tenues par un peuple d'infirmités, chacun repoussant la monstruosité de l'autre, tous les tabous sont fustigés.



Empreinte d'une sensualité et d'une tendresse exceptionnelles, cette étude de mœurs nous demande de choisir entre la vie et la feinte, formulant l'espoir que nous ayons la force de nous insurger contre « la violence froide et calculée de la médiocrité ». L'indécence quotidienne deviendrait peut-être alors un peu plus supportable.

Michel Peterson

LE GUETTEUR IMMOBILE

Claire Bonnafé
Balland, 1990 ; 44,50 \$

Le guetteur immobile, c'est le personnage principal, Franz, déjà mort au début du roman et que la narratrice, Laure, arrache à l'oubli en le faisant revivre, à la façon dont un détective reconstitue la genèse d'un acte. C'est aussi, peut-être, la mort, symbolisée par une cicatrice, cette tache blanche à la tempe de Franz qui semble peu à peu dévorer sa vie. Laure, qui se remet à écrire pour recueillir cette vie, devient à son tour guetteur immobile ; refaisant l'itinéraire de leur dernier voyage dans une Italie inondée de soleil, elle retourne dans la maison abandonnée, baignée d'ombre, qui avait fasciné Franz, et invoque le Franz jusqu'alors inconnu d'elle. « Ce serait une allégorie si vous voulez, une métaphore sur les pouvoirs de résurrection que nous donne la mémoire. » C'est aussi une réflexion sur le travail de l'écrivain, ne serait-ce que par la construction du texte : un roman éclaté, aux trames multiples, où le lecteur s'égare avec délice.

Nicole Côté

NANA BLUES

Erica Jong

Grasset, 1990 ; 31,95 \$

Les fans d'Erica Jong seront sûrement comblés par son dernier roman. On y retrouve en effet l'humour, l'énergie, la truculence dont avait fait preuve l'auteure dans ses romans précédents, qui furent tous, sans exception, des best-sellers.

Ce roman est l'histoire d'une femme dans la quarantaine en quête de quelque chose qui pourrait bien s'appeler la maturité. Pour atteindre l'harmonie tant recherchée, la narratrice, Leila, riche et célèbre artiste peintre, devra d'abord triompher de la dépendance amoureuse qui la lie à Dard, un jeune homme avec qui elle vit une relation dévastatrice. De prime abord, le beau Dard ne présente rien d'intéressant et l'on pourrait se demander ce que Leila lui trouve. Mais sans doute est-ce parce que nous n'avons pas eu la joie d'éprouver les talents de ce jeune gigolo, grand dispensateur d'orgasmes, s'il en fut. Car c'est bien de cela qu'il s'agit ici : de la terrible, la perfide, la troublante passion charnelle. Après une douzaine d'orgasmes, chacun le sait (!?), il peut arriver que notre jugement se trouve quelque peu altéré ; les qualités de l'esprit et du cœur de notre partenaire risquent alors de passer au second rang.

Mais il n'y a pas que ça. Leila est alcoolique et ne dédaigne pas non plus la drogue. Sexe, drogue et... alcool, voilà bien des dépendances. Les efforts que fera Leila pour s'en sortir, ses espoirs et ses rechutes (dont l'une la conduira dans un bordel sadomasochiste !) compose un récit efficace, à la fois profond et drôle. Toutefois, l'adhésion de Leila au groupe des Alcooliques Anonymes me laisse perplexe, car le discours qui en découle

prend les couleurs d'une sorte de prêche vaguement Nouvel Âge qui agace. D'accord pour l'évolution spirituelle, mais sans mode d'emploi.

L'héroïne de *Nana blues* est tout aussi intelligente, dynamique, vivante que les héroïnes des précédents romans d'Erica Jong. Si elle tend vers la sagesse et la réconciliation avec elle-même, c'est peut-être qu'elle a vieilli. Mais, rassurez-vous, elle baise encore.

Sylvie Moisan

SÉRÉNISME

Frédéric Vitoux

Seuil, 1990 ; 26,95 \$

Composé sur le mode envoûtant de la nostalgie et sur fond de catastrophe à venir — les deux ne sont-ils pas indissociables ? — le dernier roman de Frédéric Vitoux, critique littéraire au *Nouvel Observateur*, tente à son tour de retrouver le temps perdu en ramenant le lecteur en 1935, en ce moment de grâce qui précède de peu les événements qui bientôt allaient entraîner l'Europe vers la guerre : à l'aube des accords

de Munich et de l'occupation de la Tchécoslovaquie par les troupes hitlériennes, quatre amis choisissent délibérément de s'abstraire de la marche de l'Histoire pour fonder sur l'île Saint-Louis, sorte de lieu clos et protégé, comme situé en marge du « continent » et de la folie qui le menace, un petit journal voué à la promotion de l'autonomie de l'île, sur le modèle de la république sérénissime de Venise. La rêverie des îles, de tous ces lieux tenus à l'écart du temps et de l'espace communs qui depuis Thomas More et Daniel Defoe font les délices des lecteurs du monde entier, se trouve ainsi au cœur du roman de Vitoux, y structurant l'essentiel de l'intrigue et des thèmes ; mais cette rêverie ne se hisse jamais jusqu'au génie qui ferait de *Sérénissime* une œuvre puissante, originale, qu'on garderait longtemps en mémoire. Au fond, il ne s'agit

là sans doute que de la volonté secrète de l'auteur : faire de son roman la réplique exacte d'un lieu qui aspire à l'oubli, au calme, au repos, à l'image de l'île Saint-Louis ou de cette Venise mythique qui s'enfoncé peu à peu dans la mer, loin des cris et des rumeurs du temps.

Jean Morency

PAYSAGES : MIROIRS DU CŒUR

Wang Wei

Traduit du chinois
par Wei-penn Chang
et Lucien Drivod

Gallimard, 1990 ; 49,00 \$

Wang Wei (701-761) vécut à l'époque des Tang. Sous cette dynastie, les arts chinois atteignirent leur apogée. En 722, il est reçu à l'examen de lettré accompli. Reconnu pour son érudition et ses talents artistiques, il occupe divers postes officiels, notamment assistant-secrétaire pour la musique. Tombé en disgrâce, il est exilé au sud de la rivière Ji. « Champs et villes sont noyés dans le brouillard venu de la mer. » À son retour dans la capitale, il est nommé successivement « fonctionnaire de droite chargé de reprendre les oublis de l'empereur » et « fonctionnaire de gauche chargé de reprendre les omissions de l'empereur. » Il tourne le dos à la vie mondaine et se retire à Lantian, dans la vallée de la rivière Wang. « À part les nuages blancs il y a seulement / le son lointain d'une cloche et les cris nocturnes des singes. » C'est là qu'il compose avec Pei Di un cycle de poèmes qui sont parmi ses plus beaux. La nature, telle qu'elle y est exprimée, est consolation et refuge. Adeptes du bouddhisme, cette doctrine de l'immanence, il pratique la méditation. « Solitude calme l'univers s'endort. / Mon cœur est paisible comme le fleuve immense. »

Paysages : miroirs du cœur est la troisième édition des poèmes de Wang Wei. Moins synopée et décapée que celle des éditions Moundarren (*Le plein du vide*, 1986) et sans les lourdeurs de l'édition Phébus (*Les saisons bleues*, 1989) elle redonne aux poèmes souffle et simplicité. Une jouis-

sance paisible les traverse.
« Seul l'azur imprègne les habits des hommes. »

Wang Wei était aussi peintre. Deux rouleaux sont présentés en fin de volume, au grand bonheur des yeux.

André Girard

LE MIROIR AUX TIROIRS

Jacques Laurent

Grasset, 1990 ; 33,95 \$

Le protagoniste de ce livre, c'est Jean. La quarantaine, bonne éducation, craintif devant l'imprévu, malléable pour tout dire, sous la coupe d'un triumvirat féminin : sa sœur et sa femme, qui le propulsent à un poste de direction à l'Institut Sainte-Beuve, un refuge pour bourgeois précieux et inutiles qui font semblant de gagner leur vie, ainsi que madame Hallein, sa patronne. Mais Jean, au début du livre, jubile. C'est qu'il se trouve subitement libéré de ces trois terribles femmes. Il accède au fauteuil directorial de l'Institut, embauche comme second Buet, son ami de faculté (parfait imbécile par ailleurs) et entend savourer sa nouvelle liberté.

Mais le coquin de sort a parfois de ces fantaisies. Sitôt libre, Jean se fera envahir par une foule d'individus qui brûlent de se raconter : une jeune femme rencontrée en Grèce lui apprend qu'elle naquit cerveau, oui, uniquement cerveau, mais qu'on l'a sauvée ; madame Hallein elle-même, lors d'un dîner, lui confesse qu'elle souffrit jadis de sinécrite, une maladie bizarre qui consiste à dire la vérité sans user du mensonge ou de la dissimulation des convenances, ce qui, on s'en doute, risque de bouleverser l'ordre social ; Sybille, une jeune fille diariste qui confie tout à son « Journal »...

Le miroir aux tiroirs, s'il débute un peu lentement, prend rapidement son essor. Ce livre tragi-comique est à la fois léger, amusant et érudit. Avec



un style ! De toute évidence, Jacques Laurent s'est beaucoup amusé, il nous amuse aussi, et ainsi va parfois la vie dans le monde de la littérature. De l'imagination à revendre, un peu beaucoup d'une préciosité tout à fait digeste au demeurant, un grand plaisir à écrire : il y a longtemps qu'on n'en demandait plus tant à un Académicien.

Francine Bordeleau

LE JOUEUR DE TANGO

Christoph Hein

Alinéa, 1990 ; 24,95 \$

Parce qu'il a accepté de remplacer au pied levé un pianiste malade, parce que le tango qu'il doit alors jouer tourne en dérision le chef de l'État, mais, surtout, parce qu'il habite un pays, la R.D.A. où l'on accepte mal les voix discordantes, les critiques du pouvoir, Hans-Peter Dallow se voit condamné à deux ans de prison.

Tout cela s'est déroulé avant le début du roman. La véritable histoire sera celle de la libération, de la lente réappropriation du quotidien et de la difficile réintroduction d'un homme

point peut-on contraindre la réalité...

Ce roman, écrit en 1989 par l'« ex »-Allemand de l'Est le plus traduit à l'étranger, a déjà un parfum d'archives, un attrait de temps révolu, de page tournée. Le printemps de Prague, présenté ici en filigrane de cette année 1968 qui sert de décor à l'histoire, apparaît déjà comme une plainte inaudible, comme une rumeur venue d'ailleurs. Mais, bien que les drames racontés soient derrière nous et que la libération ait été amorcée, il ne faudrait pas oublier que le passé imprègne et trace inévitablement le futur. Ne serait-ce pas d'ailleurs ce que nous apprend ici l'histoire...

Nicole Fortin

L'AUTREDI

Michel Luneau

François Bourin, 1990 ;

Le 30 janvier 19... le réveil de M. fait la grasse matinée ; sa chatte aussi, ainsi que tous les habitants de la ville et tout le personnel de l'immeuble où il travaille. Heureusement pour eux, mais au grand malheur de M. qui n'aurait jamais dû se lever ce matin-là, en cet « autredi ». Si les humains manquent à l'appel, les éléments, en revanche, qui semblent s'être associés aux objets dans la réalisation d'un curieux projet, manifestent leur présence plus que de coutume. Erreur de M., qui a décidé d'exister quelque part entre deux jours, dans un temps extra-temporel ? curieux concours de circonstances ? ou machination diabolique menée par Dieu sait qui ?

Au fil des pages, M. constate qu'il est en mauvaise posture, Robinson Crusoe non pas isolé sur une île déserte mais enfermé dans un bureau où il n'y a ni téléphone, ni chauffage, ni eau, ni nourriture, ni cabinet, ni vêtements de rechange ; reste une bouteille d'alcool qui se renverse avant qu'il n'en profite. Désespérément, sans repère, — de sa montre, il ne reste que le bracelet —, M. attend son Vendredi.

Très habile, ce roman de la face cachée du temps ! Fiction si délicieusement onirique que l'on prévoit la page où M. sortira de son cauchemar, comme il se doit, au plus mauvais moment de l'histoire ; si

discrètement fantastique que tout semble affreusement plausible et que l'on désire cette page qui mettra fin au supplice d'un monsieur M., qui n'en peut plus d'être privé de son quotidien.

Anne Carrier

LE PETIT GARÇON
Philippe Labro
Gallimard, 1990 ; 24,95 \$

Le petit garçon : l'histoire, la vision des choses d'un enfant pendant la Deuxième guerre mondiale. Philippe Labro a peut-être choisi ce titre pour que son héros, un petit garçon qui se croit différent des autres, apparaisse comme une sorte de prototype. Le roman (autobiographique ?) est donc une invitation à redécouvrir l'enfance, son regard d'en bas sur les adultes, ses paysages, qui ne sont pas seulement contemplés, mais habités, sentis, humés.

Une villa à l'écart d'une petite ville du midi de la France. Un père, philosophe, misanthrope à ses heures ; une mère, presque aussi jeune que l'aînée de ses sept enfants. La guerre, c'est-à-dire l'occupation allemande, et, tout à coup, à la villa, de furtives présences : des jardiniers qui ne savent pas jardiner, des cuisinières qui ne connaissent rien à la cuisine. Un monde bouleversé que les frères et les sœurs du « petit garçon » reconstruisent à leur manière. Un récit drôle, coloré, émouvant. Dans lequel les parents, en particulier le père, sont fortement idéalisés, distorsion caractéristique de l'enfance remémorée.

Nicole Côté

MONSTRUEUSEMENT VÔTRE
Ray Bradbury
Christian Bourgois, 1990 ;
42,95 \$

Il y avait longtemps que je n'avais lu du Bradbury — l'auteur des *Chroniques martiennes*, de *L'Homme illustré* et de *Fahrenheit 451*. Son nouveau recueil a ceci de particulier qu'il reprend des textes publiés voici fort longtemps, avant même que l'auteur n'ait acquis sa réputation, et qu'il nous offre non pas du fantastique ou de la SF mais des nouvelles policières.

Dans une superbe introduction, Bradbury glisse deux phrases révélatrices : « La plu-



part des nouvelles qui composent ce recueil ont été écrites pour plaire à Leigh Brackett [écrivaine déjà réputée à l'époque pour ses textes policiers mais qui le deviendra en science-fiction], pour obtenir d'elle un : 'Voilà qui est bien !' et, de temps à autre, 'C'est ce que tu as fait de meilleur jusqu'ici !' ; et « Après ma dernière année de lycée à Los Angeles, je me suis donné pour règle d'écrire une histoire par semaine, et cela jusqu'à la fin de mes jours. Je savais que, sans la quantité, il ne pourrait jamais y avoir de qualité. »

Si la première phrase rend bien compte de la jeunesse de l'auteur — mais déjà, pourrait-on ajouter, le jeune Bradbury travaille en fonction d'un *public*, — la deuxième étonne de la part d'un auteur qui a produit tant de classiques. Il faut donc croire — et la qualité des textes recueillis ici le prouve bien — que Bradbury n'a publié que la partie congrue de sa production, reléguant le reste au feu ou à l'oubli.

Les quatorze nouvelles de *Monstrueusement votre* s'intègrent parfaitement à la littérature policière américaine de l'époque, celle des Hammett, Bloch, Irish et autres grands noms du moment. C'est dire que nous y retrouvons des personnages typés embourbés dans des situations impossibles, des meurtres étranges que tentent d'élucider des personnages encore plus étranges, et surtout des intrigues aboutissant à des chutes surprenantes, macabres. Un recueil de jeunesse, donc, qui témoigne des premiers pas d'un grand écrivain.

Jean Pettigrew

L'itinéraire de l'auteur de **La mémoire d'Abraham**



24,95 \$

Avec pudeur et sans complaisance, Marek Halter fait le point sur ses engagements, raconte sa relation à la langue française, à l'écriture, à Israël, au judaïsme et, ce faisant, dresse un portrait de notre époque.



ROBERT LAFFONT
des livres ouverts sur la vie

PARFUM DES ÉTÉS PERDUS

Claude Brami
Gallimard, 1990 ; 24,95 \$

Un homme revit son enfance dans une petite ville d'Afrique du Nord où juifs, catholiques et musulmans se côtoient. Ses souvenirs, associés à un personnage ou à une situation-clé, sont autant d'images fulgurantes et colorées d'où la fraîcheur de l'enfance surgit, intacte. Angeline-la-grosse, qui initie notre jeune héros aux joies de l'amour au cours d'une partie de football ; Si-Mokhtar, le mystérieux champion d'échecs ; Bouche-folle, qui articule des sons étranges auxquels les enfants s'acharnent à trouver un sens ; le père, charmeur invétéré, incapable d'enfoncer un clou sans que quelque placard ne s'effondre, victime de son charme ; tous ces personnages sont profondément attachants. Galerie de portraits, donc, tous plus truculents les uns que les autres et dans lesquels les sensations, l'émotion prennent le pas sur l'objectivité. Là réside peut-être la force de Brami : dans la pléthore de romans genre souvenirs d'enfance, le sien porte un regard à la fois naïf et honnête sur l'enfance. Seuls indices de la présence du narrateur adulte, ces détails que la mémoire de l'enfant qu'il a été oublie, et la tendre ironie qui baigne les récits.

Nicole Côté

SIRANDANES

J.M.G. et J. Le Clézio
Seghers, 1990 ; 22,35 \$

Vous me direz : ce ne sont que des devinettes. Mais quelles devinettes ! Pas de celles qui feraient rire le public d'un quelconque festival *Juste pour rire*. Non. Mais des devinettes marquées au sceau de l'authentique poésie. La poésie, faut-il le rappeler, ne connaît pas les scrupules des dictionnaires qui

rendent irréductiblement étrangers l'un à l'autre l'arbre et le fleuve, le caillou et le ciel. Elle ignore les distinctions que la vie pratique avec son appétit de clarté, son amour de l'ordre a opérées entre les choses et les êtres. En revanche elle fait ressortir la profonde parenté cosmique qui les unit. C'est ainsi que dans ces devinettes de l'île Maurice, terre natale de Le Clézio, la canne à sucre devient de l'eau debout, le safran un tambour d'or sous la terre, l'anguille du bois d'ébène dans l'eau... Qui dit mieux ? Ces métaphores rodées par les siècles n'ont décidément rien perdu de leur fraîcheur. Grand merci à Seghers pour cette plaquette pleine de charme (les aquarelles de Le Clézio y contribuent pour beaucoup) qui est l'anti-best-seller par excellence.

Jacques Martineau

LES FENÊTRES ÉCLAIRÉES

Heimito von Doderer
Rivages, 1990 ; 24,95 \$

Un fonctionnaire vit les premiers jours de sa retraite. Inspecteur, sa vie a jusqu'ici été balisée par les multiples articles de codes gouvernementaux



qu'il devait faire respecter (qu'il cite comme on cite un poème). Son existence perd de sa substance lorsqu'il se retrouve entre les quatre murs de sa liberté nouvelle. C'est en s'improvisant voyeur qu'il s'ouvre à la réalité qui l'entoure. L'écriture de Doderer suit, par mimétisme, la lente progression de l'inspecteur vers la lumière, tout en conservant une distance que permet l'ironie. Le narrateur, au détour de phrases encombrées comme l'est l'esprit de l'inspecteur, se reprend, corrige son style, bref, pose le même regard amusé sur lui-même que sur son cher inspecteur, laissant le lecteur circonspect, à l'instar du héros face à sa nouvelle vie.

Doderer, plus influencé, dit-on, par les écrivains français et par Dostoïevski que par les auteurs allemands, est considéré comme l'un des grands écrivains autrichiens de l'heure.

Nicole Côté

À LA FIN DE L'HIVER

Robert Silverberg
Robert Laffont, 1989 ; 28,95 \$

LA REINE DU PRINTEMPS

Robert Silverberg
Robert Laffont, 1990 ; 35,50 \$

Vous vous souvenez peut-être de Lord Valentin et de la planète Majipoor ? Robert Silverberg, après avoir pris sa retraite de la science-fiction en 1975, y avait effectué un retour en force en publiant cette remarquable trilogie où plusieurs civilisations coexistaient sur une planète géante, où la magie se mariait à la science et où la qualité de l'exotisme n'avait d'égale que la profondeur des caractères mis en scène.

Avec *À la fin de l'hiver* et *La reine du printemps*, le célèbre auteur remet l'œuvre précédente sur le métier et nous entraîne à nouveau dans un futur fort lointain, bien que cette fois-ci nous restions sur Terre, une Terre qui, tous les vingt-sept millions d'années, est visitée par les Étoiles de mort, une Terre qui a vu le règne des Humains s'éteindre, lors du dernier Long Hiver, après qu'ils furent devenus des presque dieux. Mais dans le Nid, le Peuple, lui, a attendu pendant plus de sept cent mille ans la venue du Printemps annoncée par les livres sacrés. Et voici que le temps est venu.

Cette Terre que le Peuple découvre a bien changé, cependant. Les anciennes races qui cohabitaient avec l'Homme ont disparu, à l'exception des Hijks, ces insectes humanoïdes froids, étranges. Avec le jeune Hresh à sa tête, le Peuple doit trouver sa place sur la planète et ce ne sera pas celle de l'Homme car Hresh découvre avec horreur que le Peuple n'est pas humain, qu'il est issu d'une race de singes intelligents. La Terre ne lui appartient donc pas de plein droit, d'autres Nids abritant des peuples de singes intelligents...

Si les prémisses de cette trilogie sont prometteuses, il faut bien avouer qu'elle n'a pas l'ampleur de la précédente. Peu de passages atteignent la densité de ceux de la planète géante. Quant au rythme...

Il y a deux écrivains en Silverberg : celui qui invente et celui qui décrit. Le premier ne connaît généralement pas de limite alors que le deuxième privilégie le ton intimiste, préfé-

robert silverberg

à la fin de l'hiver

robert laffont

rant le rythme lent de l'humain à celui des civilisations, plus trépidant. Alors que ce mélange lui réussit fort bien dans la trilogie de Majipoor, ici la magie n'opère pas : l'histoire piétine, les visions s'enlisent.

La mode et les impératifs commerciaux ont-ils rejoint un auteur qui s'en protégeait grâce à son talent d'écrivain et à la richesse de son imaginaire ? Nous exigeons probablement toujours le meilleur Silverberg... que nous réserve peut-être le troisième tome de sa dernière trilogie.

Jean Pettigrew

LE REGISTRE

Arturo Loria

Verdier, 1990; 19,95 \$

J'ai été ébloui par *Le registre*. Arturo Loria fait partie de ceux dont on dit : « Il voit juste et par conséquent il écrit juste. »

Le registre, quatre textes magnifiques tramés de fureur, de passion et de fatalité, a été publié dans les années 20. Ici, nulle drôlerie mais un tissu de rancœurs et de malentendus. Des personnages pathétiques et fiers, perclus de doute et de honte s'abîment dans une souffrance muette. Leur volonté de changer le destin coûte que coûte rend l'échec inévitable.

Dès les premières lignes, la beauté du texte nous captive. Loria ose les mots de sa vérité. La narration est menée de main de maître, l'écriture est parfaite, sans surcharge ni rhétorique ; de la matière brute d'une limpidité, d'une pureté tellement plus efficace que l'évocation outrancière : « La tête affreuse, une fois détachée et posée sur le marbre, ressem-

blait à une tête en cire qui, patrouillée, réchauffée par les haleines tièdes, serait en train de se liquéfier en ricanant. » Des protagonistes épris de désirs irréalisables, des êtres meurtris disent et redisent la détresse de l'amour, ses bestialités et ses morsures. Il est peu fréquent que je ralentisse la lecture d'un livre par tristesse de l'achever... Un bonheur assuré, aux éditions Verdier.

Myriam Lagacé

L'HOMME À LA MACHINE À ÉCRIRE

Fernando Campos

Traduit du portugais

par Jean-Marie Saint-Lu

Climats, 1990; 18,95 \$

Rendu radieux par l'acquisition d'une machine à écrire, l'homme s'est précipité chez lui afin de la protéger de toute tentative de vol. Elle est dès lors vissée à la table, celle-ci vissée au plancher. L'homme à la machine à écrire peut commencer à écrire, les doigts dégourdis par l'excitation. « Je vais écrire un conte, annonça-t-il aux murs, à voix haute. Et sa voix résonna à travers la vitre et s'en alla mourir, comme la plainte d'un écho, tout au fond du jardin. » Le titre est rapidement trouvé : « Le baiser volé ». Et puisque le vol est puni par la loi, ce sera un conte policier. La plaignante s'appelle Mademoiselle d'Un Tel, la suspecte Mademoiselle de Tel Quel. Et tous les invités de la fête de charité sont aussi suspects. Cela aboutit à une séance de tribunal, du moins une sorte de séance, dans le cabinet du juge. Sur cette séance délirante, se termine la première production littéraire de l'homme à la machine à écrire. Satisfait, il sort se promener. « Il s'assit sur une pierre et se mit à méditer sur des choses un peu folles. » Cela aboutit à une vague de sentiment poétique. Un nouveau titre est trouvé : « Le gratte-ciel solitaire ». Et l'envol du poète est total : « Il n'était que musique, chaleur de plumes, œuf dont la coquille allait se briser. » Ce qui amène l'homme à la machine à écrire vers la fable. Intitulée « Fable géométrique », c'est la rencontre de trois arêtes au sommet d'une pyramide. Après s'être vu dans un miroir, l'homme à la ma-



SALON DU LIVRE
DE QUÉBEC

Du 23 au 28 avril 1991,
le Salon du livre de Québec
au Centre municipal des congrès.

Les écrivains

Près de 200 auteurs d'ouvrages de tous genres, du livre de cuisine au roman en passant par la bande dessinée, dont Françoise Lefèvre, Jean Rouaud, Chrystine Brouillet, Angela Praesent, Greg, Benoît Peeters, Francis Bebey, Noël Audet, Francine Noël, Michel Tremblay, Manuel Vasquez Montalban, Sergei Pamies, Gaston Miron, Pierre Bourgault et bien d'autres.

Les prix littéraires

- Les *Prix littéraires Desjardins*: le *Prix Robert-Cliche*, le *Prix Octave-Crémasie*, le *Prix Adrienne-Choquette* et le *Prix Monique-Corriveau*.
- Les *Prix Richelieu*, pour les jeunes des écoles secondaires.

Les thématiques

La littérature hispanophone; la gastronomie; l'avenir politique du Québec; la poésie (cette thématique nous entraînera tous les soirs au Théâtre Petit-Champlain pour des soirées poétiques et pour le spectacle *Voix parallèles* de Pauline Julien et Hélène Loiseleur)

Les expositions

- *Marguerite Yourcenar*: une exposition d'envergure sur cette grande dame de la littérature.
- *François Shuiten*: une vingtaine de sérigraphies du *Cycle des cités obscures* de ce bédéiste belge.
- *Nelligan*: une exposition prêtée par l'Opéra de Montréal
- *Illustrations* de livres pour les jeunes par les illustrateurs professionnels de Québec

L'animation

- Le *Café littéraire Alcan*; l'espace principal de l'animation au Salon où Marie Laberge, Laurent Laplante et Gaston L'Heureux se relaieront pour rencontrer les auteurs.
- *L'Îlot-jeunesse*, animé en permanence, en collaboration avec Communication-Jeunesse (rencontres d'auteurs, théâtre, création de bandes dessinées);
- *L'Espace Nelligan*: pour les lectures de poèmes, les émissions de radio et de télévision.
- Les *Championnats du monde d'orthographe*.

chine à écrire cesse soudainement d'écrire et ferme à clef le couvercle de la machine. Le très court volume intitulé *L'homme à la machine à écrire* est dès lors terminé et Fernando Campos a réussi une satire loufoque de la littérature. De délire en extase, avec toujours une deuxième voix qui interroge le cours du texte et l'interrompt afin d'obtenir des explications, l'auteur s'amuse et nous amuse. Parce qu'il est préférable, parfois, de ne pas prendre la littérature trop au sérieux et de rire de ses mimiques.

André Girard

RIRE ET PLEURER François Weyergans Grasset, 1990 ; 24,95 \$

De trois choses l'une : ou Weyergans croit que le ridicule, s'il ne tue pas les écrivains, exorcise du moins les peines d'amour ; ou les profanes, dont nous sommes, ont du mal à saisir la richesse de *Rire et pleurer* ; ou le roman est raté. À son retour de Baltimore, Michel Zednick, biologiste, retrouve son appartement vide. Seule une lettre de son épouse, Sophie, meuble l'espace. Dans sa courte missive, Sophie lui reproche sa curieuse manie d'invoquer, pendant l'amour, toute la tribu des saintes femmes de l'évangile. « On se retrouvera à la Saint-Glinglin », conclut-elle. Entrée en matière qui se veut rigolote mais qui tient plutôt de la boutade ratée. Malheureusement, la suite de ce récit des heurs et malheurs d'une rupture est à l'avenant : deux cents pages durant, Michel se souvient, prisonnier de sa torpeur, vouté par l'image de son ex et le désir, jamais satisfait, de revoir ses enfants, Jaroslava, issue d'un premier mariage, et Zoé, partie avec Sophie. La trame, classique, aurait pu donner lieu à un récit touchant, réconfortant, démystifiant. Mais l'ali-

gnement de stupides réminiscences que constitue le discours intérieur de Michel ne fait ni rire, ni pleurer.

Le huitième roman de Weyergans se complait dans la description de l'émotion paradoxale que vivent tant d'amants déçus qui oscillent, non pas entre le rire et les pleurs, mais entre l'amour et la haine, outre l'image obsédante de l'autre et l'espoir, tout aussi obsédant, de chasser cette image. L'ambition est noble de mettre en mots les grandes vérités universelles mais le livre de Weyergans n'est pas à la hauteur.

Anne Carrier

UN WEEK-END DANS LE MICHIGAN Richard Ford Payot, 1990 ; 39,95 \$

Nous n'en avons plus que pour cet auteur-là ! Sera-t-il aussi occulté que semble le devenir Steinbeck ? Voici un auteur américain qui a lu Camus et qui le continue, le transpose, élargit son propos, mène l'inventaire des absurdes. On l'a d'abord connu comme auteur de pseudo-polars avec *Rock Springs* et, surtout, *Une mort secrète*. Avec *The Sports-*



wrighter, traduit admirablement par Brice Matthieussent en *Un week-end dans le Michigan*, il nous entraîne dans ce *no-mind's land* de l'Amérique normative, ce moment de nulle part, une fois toutes les barrières franchies et qu'on se retrouve gourd dans la froide vérité (toujours mensongère !) de l'existence. C'est que l'homme se sent plus qu'il ne se pense et que sa pensée a justement la myopie de ses sens. Frank Bascombe est chroniqueur sportif après avoir tâté de la littérature, marié, divorcé et désirant, même s'il n'aperçoit pas trop bien en quoi ses désirs pourraient bien être comblés. Il a fait de toute façon du « cauchemar américain » un supplétif de la « vie rêvée », dont il faut se tirer au mieux, même si le malaise (malheur latent) est partie prenante de l'existence. Voilà un livre traduit qui est assurément la tra-

duction libre de *L'étranger*... transposé en d'autres circonstances. Vous auriez lu l'autre, ce ne serait pas une bonne raison de ne pas lire celui-ci, pour sa réactualisation et pour son traitement du détail, qui n'a rien à voir avec les ardeurs du soleil ou autres conneries du genre, ces maux qui nous viendraient « des astres ».

Jean Lefebvre

CONFLITS DE FAMILLE Alison Lurie Rivages, 1990 ; 29,95 \$

Ah ! la famille ! Premier réservoir de tendresse (dans le meilleur des cas), mais aussi incubateur de complexes, névroses et vilenies diverses. Dans la petite ville universitaire de Corinth, Erica Tate, femme au foyer de son état, s'ennuie ferme. Elle qui a tout investi pour le bien-être de son époux et des « Enfants » découvre, avec horreur, qu'ils le lui rendent mal. Son mari, prof à l'université, a une liaison avec une de ses étudiantes ; ses enfants vivent leur crise d'adolescence avec bien peu d'élégance et d'égards pour elle. Reste donc à Erica à surnager au milieu de ce marasme et à tenter de se retrouver elle-même.

Bien qu'elle soit écrite dans un style auquel on ne peut rien reprocher, cette peinture-satire des années 70 m'a bien peu intéressée. Peut-être est-ce dû à la mollesse du personnage principal ou au fait que ce roman (publié originairement en 1974) reprend des thèmes passablement rabâchés ces dernières décennies...

Nicole Cormier

LES ANNÉES FLÉAUX Normand Spinrad Denoël, 1990 ; 16,50 \$

Parmi les grands de la science-fiction, Spinrad est selon moi l'un de ceux qui ont le mieux compris les possibilités du genre. Il en donne une preuve supplémentaire dans *Les années fléaux*, ce recueil de trois nouvelles, « Chair à pavé », « Chroniques de l'âge du fléau » et « La vie continue ». Dans une préface remarquable, il démontre que les États-Unis sont un véritable pays de science-fiction. Poursuivant sa réflexion dans les introductions

aux novellas, il soutient que, loin de s'éloigner de la réalité, la science-fiction est l'outil idéal pour la pointer du doigt, pour prévenir des futurs catastrophiques.

La science-fiction comme genre subversif? Mais oui. Il y a fort à parier d'ailleurs que deux textes au moins de ce dernier recueil n'auraient pu voir le jour dans une autre présentation, les réseaux de distribution refusant de diffuser les livres qui attaquent de trop près la sacro-sainte *Amérik*! Trois des romans célèbres de Spinrad ont été frappés d'interdit, *Jack Barron et l'éternité* en Grande-Bretagne, *Rêve de fer* et *Le chaos final* en Allemagne. Il n'est pourtant question dans ces livres que d'avenirs improbables, parfois très lointains, ou encore d'univers parallèles... Histoires de planètes et de fusées sans intérêt, diraient ceux d'ici qui connaissent peu le genre et sa puissance!

Les années fléaux présentent trois futurs possibles à l'Amérique actuelle. Ils sont extrêmes, l'auteur lui-même en convient. Mais ne faut-il pas

un remède de cheval pour tuer la «bête Ise» avant qu'elle ne dévore le monde?

Voilà le recueil SF le plus américain et le plus percutant des dernières années publié en français!

Jean Pettigrew

LES FEUX DU BENGAL

Amitav Ghosh

Traduit de l'anglais par
Christiane Besse

Seuil, 1990; 29,95 \$

Sur un ton, léger toujours, franchement drôle parfois, Amitav Ghosh raconte la touchante et dérisoire guerre que quelques naïfs au grand cœur ont entrepris de mener contre la bêtise, l'irrationalité et... les germes.

Nous sommes aux Indes. Alu, orphelin d'une dizaine d'années, débarque chez son oncle Bellaram, enseignant exilé dans un petit village au nord de Calcutta. Celui-ci n'a qu'une idole, Louis Pasteur, qu'il tient pour le plus grand représentant de l'esprit de la Raison. Inspiré par son héros,

il entreprend de désinfecter, à grandes giclées d'acide phénique, le village entier, habitants compris, en même temps qu'il les inscrit tous à l'école Pasteur de la Raison. Mais se heurtant au pouvoir et à la cupidité, l'aventure finira tragiquement.

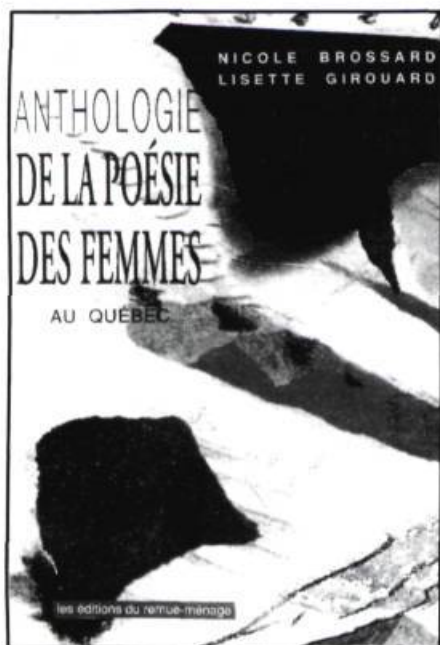
Reprenant le flambeau de la rationalité, Alu fuit en Arabie où il est recueilli par une ex-maquereille au grand cœur, Zidi-la-pomme, dont la mesure sert de refuge à quelques humains paumés. Notre héros embrigadera bientôt tout le quartier dans une seconde croisade contre l'esprit du mal qui, comme chacun sait, se cache partout, mais surtout dans l'infiniment petit. Cette croisade comme la première s'achèvera dans la violence et dans le sang, marquant le début d'un second exil en Afrique. Encore là, la mort frappera, signalant la fin de la course et sonnant un retour problématique au pays natal.

Ce n'est pas dans le déroulement de l'intrigue, ramenée ici à sa trame la plus sèche, qu'on tire son plaisir à lire *Les*

feux du Bengale. L'action y est trop souvent dispersée, les épisodes ne se nourrissent pas vraiment mutuellement. Ainsi la première partie, l'épisode Bellaram, contient en elle-même toutes les clés du roman et la seconde partie, placée sous le patronage de Zidi, n'apporte pas d'éclairage nouveau à la première. En fait, il y a deux romans dans ce premier roman et leur juxtaposition n'est guère convaincante.

Non, le plaisir vient surtout de l'art du romancier. Amitav Ghosh possède en effet les qualités d'un grand conteur: la richesse d'invention, l'art de ménager ses effets, celui de peindre des personnages avec ironie et tendresse et d'évoquer un lieu en quelques traits. Cette maîtrise de la manière, exceptionnelle pour un écrivain à ses premières armes, signale peut-être la naissance (saluée par d'augustes augures, le jury du prix Médicis étranger 1990) du grand écrivain qu'il sera quand il aura mis son art au service d'un dessein plus net.

Yvon Poulin



Anthologie de la poésie des femmes au Québec

Nicole Brossard et Lisette Girouard

Voici la première anthologie de la poésie des femmes au Québec. À travers plus de cinq cents poèmes, l'anthologie retrace le parcours individuel et collectif de ces poètes dont les voix révélatrices ont et continuent d'influencer le cours de notre histoire littéraire. Entre les années de faste du début du siècle, les années de plomb du Québec de la grande noirceur, les années de la Révolution tranquille et l'écriture au féminin des années 70 et 80, l'anthologie se donne à lire comme une grande fresque du sujet féminin au cœur de l'écriture et de notre poésie.

ISBN 2-89091-100-4

Diffusion en librairie: Dimédia

les éditions du remue-ménage

4428, boul. Saint-Laurent, bur. 202, Montréal H2W 1Z5